

LA SORTIE AU THÉÂTRE
et autres textes

Du même auteur aux éditions THEATRALES

Collection RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN

LE BASTRINGUE *et autres sketches*

Le théâtre obligatoire. Lettre à un directeur de théâtre. Le bastringue. Le génie du calcul mental. Le vieux cartable en cuir. Le solliciteur. Les pupitres ensorcelés. Le cycliste.

VOL EN PIQUÉ DANS LA SALLE

Le pied de l'arbre de Noël. Dans le magasin de disques. Le relieur Wanninger. Le photographe. Scène à la gare. Renseignement difficile. Le marchand d'oiseaux. Chez le chapelier. Chez Schaja. Amitié véritable. La souris. Saleté de raboteuse. Bruits. Distracts.

LE GRAND FEU D'ARTIFICE

Dans l'atelier de photographe. Au studio de radiodiffusion. Le communiant. À bord. Le déménagement. La sérénade de minuit. Jacob la brocante. Au théâtre de jardin d'hiver. Le professeur d'histoire naturelle. La fin du monde. Guigne de cycliste. Un orage approche. Optimiste pessimiste. Dispute avec des mots aimables. Loufoqueville. Le petit chien. Conversation intéressante. Non. Lora. L'héritage. Le journal d'hier.

LES CHEVALIERS PILLARDS DEVANT MUNICH

et autres textes

Les chevaliers pillards devant Munich. Le chevalier Unkenstein. L'exécution du chevalier Lenz. Conseil de révision dans l'ancien temps. Une visite au chevalier Unkenstein. Au château, y a pas de mal à ça. Un funeste solo de violon. Un funeste solo de violon (version de 1936). L'ange de la paix. Reportage radiophonique. Dans l'au-delà.

Collection THEATRALES JEUNESSE

SKETCHES

Où sont mes lunettes? À la pharmacie. Lettre à sa fille Bertl. Chez le docteur. Le rôti de lapin. Le cycliste. Gifles. Bruits. Un pur hasard... La vente de la maison. L'ange de la paix. Non. Le petit chien. La souris.

KARL
VALENTIN

LA SORTIE
AU THÉÂTRE
et autres textes

Traduction
de Jean-Louis Besson et Jean Jourdheuil

nouvelle édition
revue et corrigée

éditions

THEATRALES

© R. Piper and C°, Munich, 1961, 1969, 1974
pour l'édition allemande
© 1992, 1999, 2002, éditions THEATRALES,
38, rue du Faubourg Saint-Jacques, 75 014 Paris
pour l'édition française

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-907810-36-7

SOMMAIRE

LA SORTIE AU THÉÂTRE	7
LE PROJECTEUR RÉPARÉ	20
L'AQUARIUM	31
QUO VADIS	33
LA FEMME DU HAUT-FONCTIONNAIRE	36
LA LETTRE D'AMOUR	41
LETTRE À SA FILLE BERTE	42
ELLE NE SAIT PAS CE QU'ELLE VEUT	44
L'ANNONCE MATRIMONIALE	48
CHEZ LE DOCTEUR	51
À LA PHARMACIE	54
J'AI FAIT UN RÊVE	57
CONVERSATION À LA FONTAINE AU JET D'EAU	59
DIFFICULTÉS DE TRANSPORT	63
LE NOUVEAU COMPTABLE	66
GIFLES	70
MAUVAISES HABITUDES	72
SOUCCIS DE FAMILLE	74
SISSELBERGER AU TRIBUNAL	78
LE RÔTI DE LAPIN	80
OÙ SONT MES LUNETTES ?	83
L'ACHAT DU CIRQUE	86
PÈRE ET FILS AU SUJET DE LA GUERRE	89
<i>Préface à la première édition</i>	94

LA SORTIE AU THÉÂTRE

Le lieu de l'action est une chambre mansardée, petite-bourgeoise, démodée, avec un papier peint bon marché et jauni qui date de Mathusalem. A gauche, au-dessus du canapé en peluche aux formes tarabiscotées, un tableau de fleurs quadrichrome est suspendu dans un cadre doré, très kitsch. Les deux fenêtres, à l'arrière-plan, semblent donner sur un mur mitoyen ; chaque battant est divisé en trois carreaux. De longs rideaux clairs, de couleur crème, et qui n'ont pas été lavés depuis longtemps, sans doubles rideaux, sont ramassés par des cordons de chaque côté des deux fenêtres ; entre les deux fenêtres, un portrait de femme démodé dans un cadre ovale, au-dessus un calendrier-réclame, démesurément grand, qui porte comme date un grand huit, ou toute autre date passée depuis longtemps, de telle sorte qu'on voit depuis combien de temps les feuillets n'ont pas été arrachés. A droite de la fenêtre, sur une étagère, une cage à oiseaux ; dans le coin, un poêle en faïence avec un tuyau de tôle qui va vers le haut et auquel est fixée une corde à linge avec du linge à sécher ; sur le rebord supérieur du poêle, un moulin à café ; derrière, on distingue une cafetière en terre, ronde, ventrue, dans laquelle on fait manifestement réchauffer du café. Une commode démodée est entre les fenêtres, dessus une radio et plusieurs bibelots. Au centre de la scène, une petite table carrée en rotin, qui est recouverte d'un napperon blanc en dentelle, dessus un bouquet de fleurs dans un vase bon marché. Devant le canapé, une table ronde recouverte d'une nappe en peluche avec une crépine brillante. Dans le mur latéral en pente, une lucarne d'où tombe sur la table la lumière du jour. Fixés aux chassis des fenêtres, des pots avec des plantes en fleurs répandent une certaine impression de bien-être.

LA FEMME (LIESL KARLSTADT) porte sur sa robe un tablier bleu bordé de blanc ; plus tard, elle viendra dans une longue robe démodée et un drôle de chapeau, une capote, qu'elle échangera finalement contre le "châle de théâtre" blanc.

LE MARI (KARL VALENTIN) est bien nourri, il a une barbe en broussaille et une calvitie qui n'est séparée du front que par quelques cheveux peignés sur

le côté. Son large pantalon foncé fait beaucoup de plis, son gilet clair, souvent reprisé, est déboutonné. Son plastron a un col bas et large en caoutchouc sur lequel passe une antique cravate noire comme en portaient jadis les artisans, dont les extrémités se croisent sur la poitrine et rebiquent sur le côté. Plus tard, il se comprimera dans une vieille redingote et dans un gilet foncé, avec lequel il portera un pantalon rayé. Les lacets de ses chaussures noires, informes, sont pleins de noeuds, un parapluie monstrueux et un melon de forme gigantesque et aux rebords comiquement relevés en arrondis le parent lorsqu'il est enfin prêt à partir. Pourtant son gilet n'est toujours pas boutonné lorsqu'il trouve, à la fin, les billets de théâtre dans sa poche de pantalon.

LA VOISINE est une femme débraillée, en vêtements de cuisine, avec un tablier d'une indéfinissable couleur de serpillière. Ses cheveux gris ne sont pas soignés et, décoiffés, s'en vont dans tous les sens. Elle tient à la main une tasse graisseuse, sans anse.

Au lever du rideau, on voit le mari assis à la table, lisant le journal.

LA FEMME.— *(entre précipitamment)* Rends-toi compte, juste comme je monte les escaliers, voilà que notre logeuse me rencontre ; elle m'a encore fait un cadeau — devine voir quel cadeau elle m'a fait ?

LE MARI.— Ne fais pas l'idiote, dis-le.

LA FEMME.— Tiens, regarde, deux billets de théâtre pour Faust — qu'est-ce que tu en dis ?

LE MARI.— Merci bien ! Mais pourquoi est-ce qu'elle n'y va pas elle-même, cette vieille pie ?

LA FEMME.— Oh ! sans doute qu'elle n'a pas le temps.

LE MARI.— Aha, elle, elle n'a pas le temps, et nous, il faut qu'on ait le temps.

LA FEMME.— Ce que tu peux être ingrat, tout de même.

LE MARI.— Tu vois pourtant bien que cette femme nous en veut, sinon elle ne nous aurait pas fait cadeau des billets justement à nous.

LA FEMME.— Mais elle voulait seulement nous faire plaisir.

LE MARI.— Elle, à nous ? ! On lui a peut-être déjà fait plaisir, nous ? ! — Jamais !

LA FEMME.– Alors, tu viens avec moi ? Oui ou non ?

LE MARI.– Quand est-ce que ça commence ?

LA FEMME.– Ça, je ne sais pas – je descends et je lui redemande.

LE MARI.– Eh bien, ça commence à sept heures et demie.

LA FEMME.– Et voilà qu'il est déjà sept heures moins le quart, on ne sera jamais prêts ! Mais, en général, les théâtres ne commencent que plus tard – à huit heures.

LE MARI.– Non, ça commence entre sept heures et demie et huit heures.

LA FEMME.– Non, avant huit heures, sûrement pas ; les théâtres commencent toujours plus tard ; tu te souviens, il y a quatre semaines, on est allé prendre un verre tôt dans une brasserie, et ça n'a commencé qu'à dix heures.

LE MARI.– Bon, alors, qu'est-ce qu'on fait ?

LA FEMME.– Ne réfléchis pas trop longtemps, viens !

LE MARI.– Et puis, on n'a pas encore dîné.

LA FEMME.– Le dîner est prêt.

LE MARI.– Moi aussi, je serai vite prêt, le temps de me peigner.

LA FEMME.– Ça, tu peux le faire après, d'abord on mange. *(Elle sort. Le mari prend un miroir et le pose sur la table ; le miroir retombe toujours. La femme arrive avec des assiettes et des couverts.)* Bon, maintenant, il s'agit de ne pas traîner. Ah, il y a ça encore – eh, bien, mets-le droit. *(Le miroir tient, mais seulement à l'envers.)*

LE MARI.– Mais je ne peux pas me regarder dedans comme ça.

LA FEMME.– Eh bien, retourne-le.

Le mari retourne le miroir mais, de nouveau, il ne tient pas et retombe sans cesse. La femme le pose convenablement. Le mari se peigne barbe et cheveux.

LA FEMME.– Ca, j'aimerais bien savoir ce que tu as à peigner – tu ne peux plus te faire une raie sur cet énorme mont chauve.

LE MARI.– C'est une vieille habitude que j'ai gardée.

LA FEMME.– Comment cet homme peut-il être si coquet – pour qui est-ce que tu te fais si beau, tu me plais, et tu n'as pas besoin de plaire à une autre.

LE MARI.– Peut-être qu'au théâtre il y aura une jolie fille à côté de

moi.

LA FEMME.— C'est pas toi qu'elle va regarder, c'est Faust !

LE MARI.— Je veux dire, à l'entracte ...

La femme sort et revient avec le dîner, un plat avec de la choucroute et des petites saucisses.

LE MARI.— Encore de la choucroute !

LA FEMME.— Mais chez nous il n'y a jamais rien eu d'autre.

Il y a une saucisse pour chacun, il les prend, sort son mètre pliant de sa poche de pantalon, mesure les saucisses, donne la plus petite à sa femme et garde la plus longue pour lui ; puis ils plongent tous deux précipitamment leurs fourchettes dans la choucroute. Les fourchettes s'entremêlent, ils tirent en vain chacun de son côté. Enfin, avec son couteau, d'un coup, il sépare les fourchettes. Pendant ce va-et-vient, il regarde la pendule au mur.

LA FEMME.— Voilà, elle est tordue, mais au moins je sais qui esquinte toujours nos fourchettes. Et maintenant, mangeons en vitesse.

LE MARI.— Il ne faut pas manger en vitesse, c'est pas bon pour la santé.

LA FEMME.— Tiens, voilà de la choucroute !

Elle se lève et lui met de la choucroute dans son assiette.

LE MARI.— (*furieux, la rejette à pleine main*) Je peux me servir moi-même.

Il regarde dans le miroir.

LA FEMME.— Arrête de faire des grimaces, on ne regarde pas dans un miroir quand on mange.

LE MARI.— Justement si – comme ça, on a double ration. (*Ils mangent tous deux très bruyamment.*) Et qu'est-ce qu'on fait du gamin, quand il rentre du travail ?

LA FEMME.— J'y ai déjà pensé. – Il faut lui tenir le dîner au chaud et, avant de partir, il faut lui écrire un petit mot – continue de manger, je vais l'écrire. (*Elle va chercher du papier et de l'encre dans la commode.*) Alors j'écris que nous ne sommes pas à la maison.

LE MARI.— Tu n'as pas besoin de lui écrire ça, il le verra bien lui-même – mais ce qu'il faut que tu lui écrives, c'est que nous sommes partis.

LA FEMME.— C'est bien ce que je veux dire ! Je lui écris que nous ne sommes pas là parce que nous sommes absents.